

L'EXPOSITION DE PARIS

DE 1889

Prix du numéro : 50 centimes.

ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.

Journal hebdomadaire. — 25 septembre 1889.

N° 38

BUREAUX : 8, RUE SAINT-JOSEPH. — PARIS

Prix du numéro : 50 centimes.

ABONNEMENTS. — PARIS ET DÉPARTEMENTS : 20 FR.

Adresser les mandats à l'ordre de l'Administrateur.



BEAUX-ARTS (SECTION ITALIENNE). — LA VEUVE, groupe de Ernest Bazzao.

L'EXPOSITION MEXICAINE

LE MAGUEY, LE PULQUE ET LE MEZCAL

Un des caractères les plus tranchés de l'Exposition de 1889 est la grande part qu'y ont prise les pays latins de l'Amérique. Jamais encore pareille occasion de les étudier n'avait été offerte à l'Europe.

Nous avons, il me semble, nous autres Français, deux raisons d'en profiter. La première, c'est que ces pays où la population n'est nullement en rapport avec l'étendue des territoires, trouveront pendant longtemps encore trop de profits à l'exploitation des produits du sol pour songer à en chercher d'autres dans l'industrie. Ils envoient en Europe des matières premières et l'Europe leur expédie en échange des objets fabriqués. La seconde raison, c'est que nous y trouvons des circonstances exceptionnelles pour lutter contre nos concurrents commerciaux. Ces pays, en effet, rattachés, soit à l'Espagne, soit au Portugal par le lien du sang, le sont en France par les liens de l'esprit. Il y a communauté d'intelligence entre eux et nous. C'est à Paris, à l'exclusion des autres centres de civilisation, qu'ils se plaisent à venir chercher les éléments de culture que leur passé trop court ne saurait leur fournir. Si j'ose dire, ils forment pour notre littérature et pour nos arts des sortes de colonies d'autant plus solides qu'elles ont été spontanément constituées par l'affinité de race.

Il y aurait donc non seulement ingratitude, mais méconnaissance stupide de nos intérêts les plus clairs à ne point accorder l'attention la plus sérieuse à la manifestation extraordinaire dont l'Exposition a été l'occasion pour eux. Ils se sont imposé des sacrifices considérables pour se faire connaître à nous; il serait inconcevable que notre commerce n'en tirât pas un accroissement d'activité.

Je crois que nous avons bien des découvertes à faire. Et je veux vous parler aujourd'hui de la première que j'ai faite dans l'exposition du Mexique.

Avez-vous jamais songé à ce qu'a de surprenant la conduite des Mexicains envers nous? Nous avons pendant près de cinq ans désolé leur pays par la plus injustifiée et par la plus cruelle des guerres, et ils ne nous en ont point gardé rancune. Certes, c'était notre gouvernement et non notre nation qui était responsable de cette déplorable agression: que la partie éclairée du peuple mexicain l'ait compris, cela se conçoit; mais que le peuple mexicain tout entier ait fait cette subtile distinction et qu'il ait supporté le

poids de cette guerre sans apprendre à exéquer le nom français, n'est-ce pas unique dans l'histoire? A peine la lutte avait-elle cessé que les deux nations retrouvaient leurs anciennes sympathies. Les riches Mexicains revenaient jouir de leur fortune à Paris, où ils composent un groupe très vivant connu par la splendeur de ses fêtes et par la beauté de ses femmes. La colonie française au Mexique, qui en pleine guerre n'avait jamais complètement déserté le territoire, s'accroissait rapidement au point de compter à l'heure actuelle 23,000 membres dont 16,000 à Mexico seulement, où ils vivent avec les habitants sur le pied d'une parfaite fraternité.

Le ministre du Mexique à Paris, M. Ramon Fernandez, est un exemple significatif des sentiments qui ont facilité une réconciliation si inespérée dans sa promptitude. Il a été, dans son pays, un ardent patriote, un combattant de la guerre d'indépendance, et il est devenu dans le nôtre un ami qui nous a témoigné son affection en rassemblant dans un beau livre, publié l'année dernière, *La France actuelle*, les preuves de notre relèvement. C'est sur ses avis que l'exposition mexicaine a été décidée et organisée. Le pouvoir fédéral a voté deux millions et demi pour le transport, pour la construction du palais et pour l'entretien d'un personnel de quatre-vingts personnes. Les vingt-huit États qui constituent la fédération ont, de leur côté, dépensé peut-être autant pour réunir les objets exposés.

Est-ce une exposition? Il serait mieux de dire que c'est un musée. Le Mexique a voulu se montrer tout entier et l'on a réuni des échantillons de tous les produits imaginables, ceux qui ne peuvent être utilisés que par la consommation locale aussi bien que ceux qui intéressent le commerce extérieur. Il y a même une exposition de peinture où une série de paysages précis et fins de M. Velasco vous montreront quelques-uns des sites les plus célèbres du pays. Vous verrez Mexico et son lac, l'arbre de la nuit triste sous lequel pleura Cortez désespéré, le village où est né Juarez, la ville où est né Porfirio Diaz, etc. Enfin, vous apprendrez là tout ce qu'on peut savoir du Mexique sans y aller.

Quand vous serez devant le palais d'une si puissante originalité où MM. Penafiel et Anza ont fait revivre le sombre génie des anciens Aztèques, au lieu d'y entrer, faites-en le tour. Vous trouverez derrière une vingtaine d'aloès énormes (*agave Mexicana*). C'est là ma découverte.

Quelques fils de fer tendus les protègent contre la curiosité du public, qui est du reste médiocre à leur endroit. Ces aloès,

fort éprouvés par le voyage, meurtris, flétris et rognés, ne sauraient, en effet, se comparer à ceux de leurs congénères qui brandissent, dans les jardins de l'Exposition, leurs feuilles raides et pointues comme des lames de sabre.

Regardez-les bien, cependant; vous avez sous les yeux la vigne et le chanvre du Mexique. Pour le chanvre, c'est un peu une façon de parler; pour la vigne, rien n'est plus sûr, comme vous pouvez vous en assurer.

Si on vous laisse franchir les fils de fer et si vous soulevez les feuilles rabattues sur le cœur de ces plantes, vous découvrirez que ce cœur a été évidé. Le creux, arrondi et grand comme un fond de soupière, se remplit sans cesse d'un liquide clair assez fortement sucré, qui est la sève de l'agave. Matin et soir, un homme vient recueillir ce liquide (une plante en donne jusqu'à quinze litres en un jour) et le jette dans un tonneau où il fermente. Tant qu'il est doux, c'est l'eau de miel; quand il est fermenté, c'est le *pulque*, la boisson nationale des Mexicains, une boisson qui rappelle pour le goût plutôt le cidre que le vin et qui grise aussi vite que ce dernier.

Nous devons aux anciens Aztèques l'usage du cacao. Ce sont eux encore qui ont découvert le pulque. Ils assignaient même à cette trouvaille une date précise. Dans l'exposition de peinture au premier étage du palais, un tableau de José Obregon rappelle la légende qu'ils racontaient à ce sujet.

C'était sous le règne de Tecpancaltzin; une jeune fille fut chargée d'offrir au roi une coupe de la nouvelle boisson. Le roi s'éprit d'elle, il la séduisit et il l'enferma dans une forteresse. Il en eut un fils qui fut appelé Meconetzin, ce qui veut dire fils du *maguey* (*Maguey* est le nom indigène de l'*agave Mexicana*). Ce Meconetzin régna plus tard à son tour. Si cette légende a un sens symbolique, je n'en sais rien. M. Obregon a peint la jeune fille au moment où elle présente le bol au roi.

L'usage du cacao est devenu universel sous forme de chocolat. L'usage du pulque est jusqu'ici resté cantonné au Mexique, et je me demande pourquoi, quand je songe à tous les pays dans lesquels il aurait pu se répandre. Les plantes aussi ont leur destinée.

C'est peut-être la première fois qu'on fabrique du pulque dans le vieux monde. Le transport de ces gros agaves a été un coûteux embarras, et les Mexicains ont eu d'autant plus de mérite à l'affronter qu'ils n'avaient aucune compensation à attendre. Le pulque devant être consommé frais, ils n'en sauraient expédier en Europe pour le vendre comme nous expédions

nos vins par delà les mers. C'est donc dans le but tout à fait désintéressé de nous faire connaître la boisson ordinaire de dix millions d'êtres humains qu'ils se sont imposé cette dépense. Ils nous ont même envoyé un *hachiquero* de profession, c'est-à-dire un homme sachant fabriquer le pulque. Le Français qui voudrait essayer de doter son pays de cette culture nouvelle trouvera ainsi à l'Exposition tous les renseignements qu'il peut souhaiter.

Une petite réduction en carton montre à l'Exposition l'intérieur d'un cellier à pulque.

Il existe dès maintenant en Provence et en Algérie, comme sur toutes les côtes de la Méditerranée, un grand nombre d'agaves, originaires de l'Amérique ainsi que les cactus qu'on voit aux mêmes endroits. Sont-ils de la même espèce que le maguey, je ne saurais le dire ! Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que le maguey réussirait partout où ces organes ont réussi, car il pousse sur les terres hautes du Mexique. Et, comme eux, il a cet avantage de se plaire dans les terrains pauvres et caillouteux d'où il est difficile de tirer une autre récolte.

Le malheur est qu'il ne donne sa récolte qu'au bout de dix ans. Se trouvera-t-il quelqu'un d'assez courageux pour tenter chez nous un essai à si longue échéance ?

Ce n'est en effet qu'au bout de dix ans que le maguey fleurit, et c'est à ce moment seulement que la cueillette de l'eau de miel est pratiquée. La fleur, haute de cinq à six mètres, pousse très vite ; la plante fait un grand effort de végétation pour la fournir, et la sève circule dans ses veines avec une abondance qui tient du miracle. La découverte des Mexicains a consisté à capter cette sève au lieu de la laisser se transformer en fleur. Ils y parviennent en pilant le bourgeon au moment où il se forme ; quand la partie pilée s'est desséchée, on l'enlève et l'on a alors au cœur de la plante ce creux en forme d'intérieur de soupière dont je parlais plus haut. La sève s'amasse dedans et pendant quatre mois on la recueille à raison de dix à quinze litres par jour. Après quoi, la plante épuisée meurt, laissant une douzaine de drageons que l'on repique.

En raison de ces particularités, les exploitations de maguey sont divisées en dix parts, de manière que chaque année il y en ait une atteignant la floraison. De cette façon, la fabrication du pulque ne s'arrête jamais.

Les feuilles ne sont pas perdues. Elles donnent des fibres brillantes un peu dures et cassantes dont on fait des étoffes gros-

sières et des cordes d'une grande solidité ; on en trouvera de nombreux échantillons à l'exposition mexicaine. Les Aztèques savaient déjà en tirer du papier, et celui qu'on fabrique avec aujourd'hui suivant des procédés moins primitifs est remarquablement résistant et fin.

Dans l'État de Jalisco, au lieu de recueillir la sève, on la laisse s'accumuler dans le tronc de la plante ébourgeonnée, puis on en extrait par distillation une eau-de-vie qu'on appelle *mezcal* ou *tequila*. Ce dernier nom est celui d'une ville qui est devenu nom commun comme celui de Cognac en France et pour les mêmes raisons. On compte actuellement, dans les plantations de l'État de Jalisco, 60 millions de pieds de maguey ; elles fournissent par an plus de 100,000 barils d'eau-de-vie. Le baril mexicain contient 75 litres environ.

Les échantillons de mezcal sont également nombreux à l'Exposition.

Le maguey, peu exigeant pour la qualité des terrains, ne l'est pas davantage pour les soins de culture. L'entretien d'un millier de pieds revient au Mexique à une douzaine de francs par an, location de terrain comprise. On laboure et on bine une fois entre les lignes.

Nous avons le vin, nous avons la bière, nous avons le cidre. Pourquoi n'y aurait-il pas place sur nos tables pour une quatrième boisson, pour le pulque ? Et ne serait-il pas intéressant que cette acquisition nouvelle datât de l'Exposition de 1889 ? Le pulque passe pour très nourrissant, on en fait boire aux nourrices pour leur donner du lait ; on assure qu'il rend des forces aux hommes affaiblis. Et ne fût-il simplement qu'une boisson saine, agréable et très bon marché, la conquête n'en vaudrait-elle pas encore la peine ? Depuis que les chemins de fer ont mis Mexico à six jours de New-York, on commence à faire une grande consommation de pulque dans cette dernière ville. Pourquoi n'y prendrions-nous pas goût aussi et n'augmenterions-nous pas par là la somme de nos ressources et de nos plaisirs ? Ne se trouvera-t-il pas quelques particuliers, amoureux de nouveautés, pour tenter l'introduction du maguey en France ? A défaut de particuliers, pourquoi l'Algérie ne ferait-elle pas quelques essais de culture ? Sans se laisser détourner de la vigne, où elle voit son avenir, ne pourrait-elle s'occuper aussi du maguey ? Elle a tant de landes de cailloux où les plantes grasses sont seules capables de subsister ! Ces landes sont sans revenus possibles pour le moment, le maguey leur en donnerait un.

PAUL BOURDE.

LES DATES D'OUVERTURE

DES EXPOSITIONS UNIVERSELLES

On sait que l'Exposition de 1889 a été inaugurée le lundi 6 mai. Un certain nombre de journaux ont fait remarquer que, par une coïncidence assurément fort rare, le 6 mai 1867, le 6 mai 1878 et le 6 mai 1889 étaient un lundi. Ce fait perd son caractère de singularité lorsqu'on considère que, dans l'intervalle de onze ans qui a séparé les jours considérés, il y a eu huit années ordinaires comptant trois cent soixante-cinq jours et trois années bissextiles en comptant trois cent soixante-six. Or :

$$(8 \times 365) + (3 \times 366) = 4018$$

nombre exactement divisible par 7, condition suffisante pour que les dates et les jours des différentes années coïncident.

Cette coïncidence ne se renouvellera pas pour l'année 1900, car d'après le calendrier grégorien adopté en France depuis 1582, par lettres patentes du roi Henri III, l'année 1900 ne sera pas bissextile. Il ne s'écoulera donc que 4,017 jours entre le 6 mai 1889 et le 6 mai 1900 : le 6 mai 1900 sera donc un dimanche.

LE MATÉRIEL DE GUERRE

DES USINES DU CREUSOT¹

La bouche à feu est usinée, mais, avant de pouvoir être mise en service, il lui faut subir certaines épreuves de tir qui sont réglementaires.

Sis à 700 mètres du nouvel atelier, le polygone de la Villedieu (Creusot) est relié à celui-ci par une voie ferrée que pratiquent facilement des grues *roulantes* à vapeur.

La plate-forme sur laquelle on met en batterie les pièces à essayer est faite de solides madriers de chêne. A 75 mètres en avant se trouve une *chambre à sable* de 10 mètres de profondeur, destinée à recevoir les projectiles qu'on doit lancer. Formé de rails et de madriers de chêne, le plafond de cette chambre est sommé d'un remblai de cinq mètres de terres.

De chaque côté de la plate-forme, une casemate blindée. La casemate de droite a reçu l'affectation d'entrepôt des poudres ; celle de gauche, d'abri pour les observateurs.

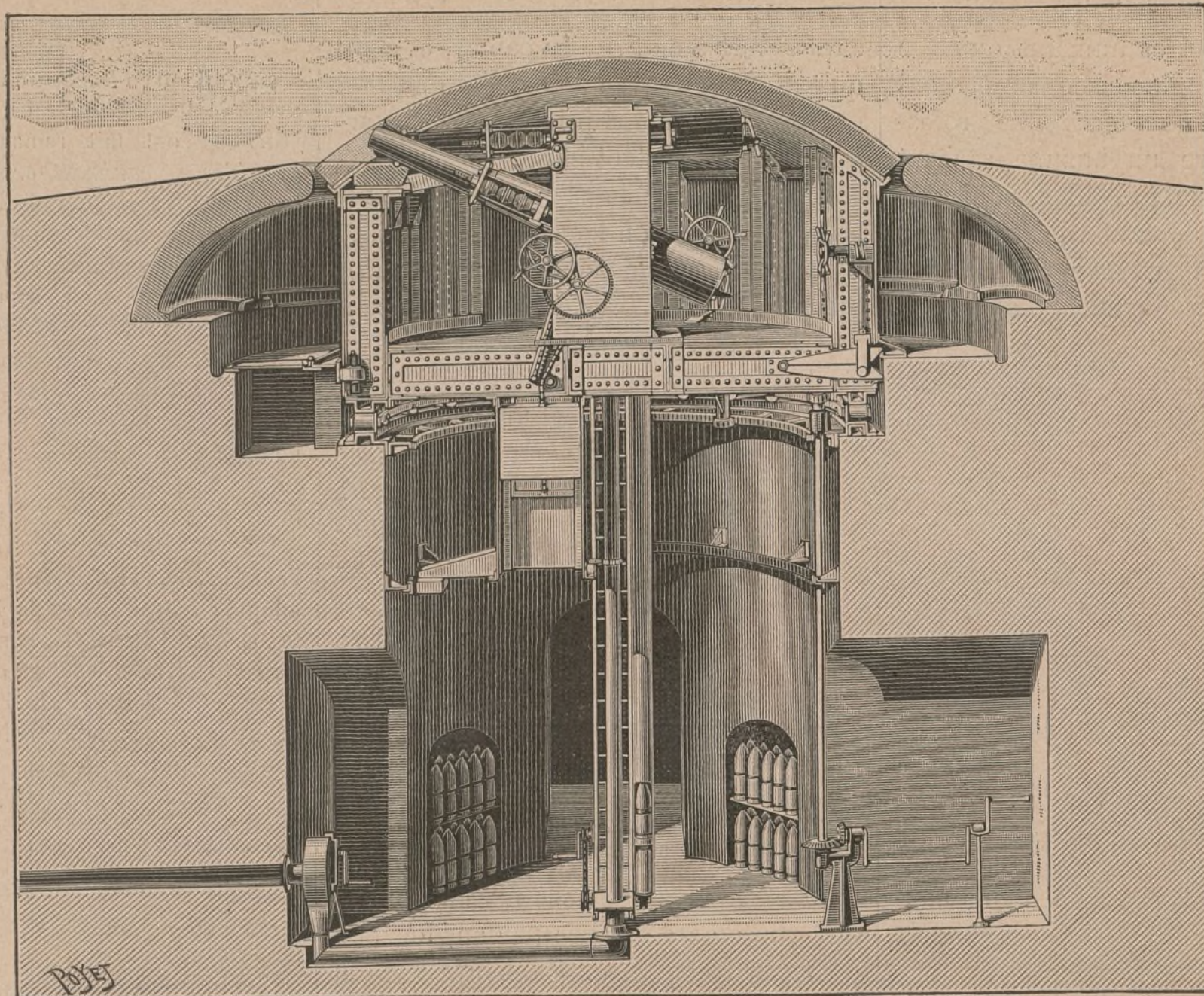
A 90 mètres en arrière, une troisième casemate sous laquelle sont installés les chronographes Le Boulengé-Bréger.

Les bouches à feu de place qu'il importe de soustraire aux effets du feu de l'attaque se mettent aujourd'hui en batterie sous des abris blindés qui ont reçu le nom de *tourelles* ou *coupoles*.

Le jeu de la tourelle tournante est facile à comprendre. De l'observatoire

1. Voir le numéro 37.

qu'il occupe le pointeur interroge l'horizon et, selon les besoins de la défense, il peut à volonté régler — ralentir, accélérer ou arrêter — le mouvement de rotation de l'abri cuirassé de ses pièces; il peut en renverser le sens. Au moment



TOURELLE ARMÉE DE DEUX CANONS DE 15 CENTIMÈTRES, DE 25 CALIBRES.
(Commande du gouvernement belge.)

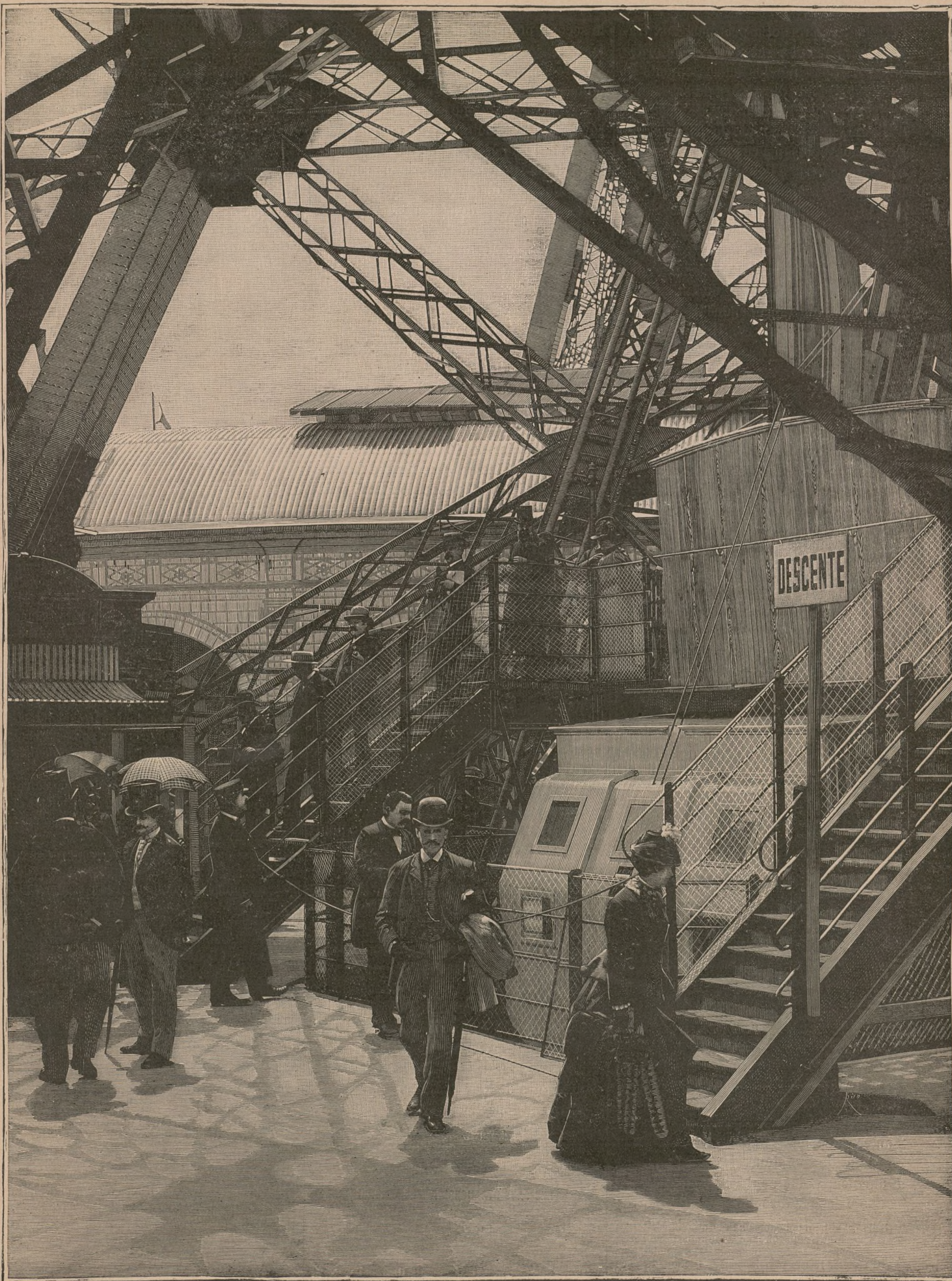
opportun, il fait feu... et, les deux coups partis, la tourelle, qui a tourné rapidement, vient présenter à l'ennemi son *plein*, c'est-à-dire la partie de sa carapace qui n'est point ouvragée de sabords, de sorte que ceux-ci échappent incontinent au



POLYGONE DE LA VILLEDIEU (CREUSOT).

danger de la riposte, aux coups dits *d'em-brasure*.

Il y a vingt-cinq ans déjà que la tourelle cuirassée tournante est entrée en scène et a pris place parmi les plus importants organes de la fortification moderne. Dès



LA TOUR EIFFEL : ASCENSEUR DE LA PREMIÈRE PLATE-FORME.

Ayuntamiento de Madrid

l'origine, le Creusot a pris part aux travaux qui se sont produits dans cet ordre d'idées. Alors que les cuirassements se faisaient en fonte dure, c'est de ses usines que sont sorties les coupes de nos forts d'Hirson, de Stains et de Giromagny. Depuis lors et jusqu'à ce jour, il n'a jamais cessé de se livrer à l'étude de la question. C'est à ses ingénieurs, par exemple, qu'on doit le projet des grandes coupes destinées au fort Boyard et à Cherbourg. Aujourd'hui M. Schneider construit, entre autres, pour le gouvernement belge, des coupes d'un type simple destinées chacune à recevoir deux canons de 15 centimètres, de 25 calibres. Il convient de donner ici une analyse sommaire de ce type intéressant.

Le corps de la coupole consiste en un cylindre en tôle d'acier de 20 millimètres. Mesurant 5^m,40 de diamètre intérieur, ce cylindre est coiffé d'une calotte sphérique en double tôle d'acier couvre-jointée; il comporte ainsi une chambre de tir, de 2^m,75 de hauteur maxima sous plafond, et dont le plancher est établi sur un croissillon de poutres et cornières.

La tôlerie de la calotte est revêtue d'un cuirassement de 20 centimètres d'épaisseur et d'un poids approximatif de 45,000 kilogrammes, lequel cuirassement peut s'exécuter, aux termes de la commande, soit en fer, soit en acier moulé, soit en acier forgé dit *acier Schneider* ou « métal à blindages ».

La coupole ne dépasse que de 90 centimètres le dessus du glacis dont les lèvres sont bordées d'une avant-cuirasse en fonte dure, du poids de 69,000 kilogrammes.

Ainsi constituée dans ses parties essentielles, la coupole repose sur une couronne de galets établie entre deux chemins de roulement : l'un, *mobile*, boulonné à la tôlerie; l'autre, *fixe*, scellé dans la maçonnerie. Un système de galets à axe vertical montés sur des supports fixés au corps cylindrique assure le parfait centrage de la coupole. Ces galets roulent sur une *circulaire*.

Le mouvement de rotation ou orientation de la coupole se donne à l'aide de deux mécanismes distincts, logés : l'un, dans une niche s'ouvrant de plain-pied avec le plancher de la chambre inférieure; l'autre, dans la chambre de tir, sous la main du pointeur. Le premier sert à amener rapidement l'armement de la coupole dans la direction du but à battre;

1. Il s'est fait, au polygone du Creusot, d'intéressantes expériences du résultat desquelles il appert que l'acier forgé Schneider est un excellent « métal à blindages »; que ce métal résiste parfaitement à l'action du choc d'un grand nombre de projectiles aux impacts répartis sur une surface de dimensions restreintes. Les expériences de Châlons n'ont fait que confirmer le bien fondé de ces appréciations.

le second permet de parachever le pointage *en direction* avec une précision irréprochable. Il suffit de quatre hommes pour virer au treuil; il ne leur faut que deux minutes et demie pour faire faire une révolution complète à cette coupole cuirassée qui ne pèse pas moins de 139,500 kilogrammes — non compris les canons.

Montés sur des affûts *sans recul* du poids de 3,065 kilogrammes, les deux canons de 15 centimètres oscillent autour de leurs bouches dans des sabords absolument minima, garnis d'un bourrelet élastique faisant fonction d'obturateur.

Une *jaquette*, embrassant chaque pièce à hauteur de ses tourillons, porte deux coulisseaux qui se meuvent dans des rainures courbes de 5 centimètres de profondeur, pratiquées dans les flasques de l'affût. Appelées à recevoir tout le choc du recul et à y résister, ces flasques, en plaques d'acier de 10 centimètres d'épaisseur, sont fixées à une plaque de fondation et, de plus, reliées en haut à la coupole, par le moyen de deux bras en acier forgé.

De part et d'autre des affûts, s'ouvre dans le plancher de la chambre de tir une baie livrant passage à une échelle et à un *monte-charges*. Celui-ci consiste en une petite benne qui, sous l'action d'un treuil à manivelles, se meut dans un tube ouvert aux stations de départ et d'arrivée.

Le pointage *en hauteur* s'obtient moyennant le jeu d'un volant et d'un engrenage dont la roue est calée sur l'arbre du pignon qui engrène avec la crémaillère articulée sur la jaquette. Dans une gaine se meut le contrepoids qui fait équilibre au canon. L'angle de tir peut varier de 1 degré *au-dessous* à 25 degrés *au-dessus* de l'horizon; pour passer de l'une à l'autre de ces limites, il suffit d'une simple manœuvre qui ne demande que 35 secondes.

Tel est, rapidement esquissé, le type de coupole adopté par la Belgique en vue de l'organisation de ses défenses de la Meuse. Le gouvernement belge n'hésite plus que sur le choix du métal. Nous ne pouvons pas croire qu'il s'arrête à celui du fer; en tous cas, le triomphe du fer ne saurait être de longue durée.

L'avenir appartient à l'acier Schneider.

Lieutenant-colonel HENNEBERT.

LES PAYS ÉTRANGERS A L'EXPOSITION

L'ESPAGNE

L'Espagne, après s'être distinguée par sa magnifique Exposition universelle de Barcelone, ne pouvait rester au-dessous de sa brillante

réputation. On sait l'éclat de l'œuvre patriotique et grandiose dont l'auteur et l'organisateur fut M. Francisco de P. Rius y Taulet, le très sympathique et très intelligent maire de Barcelone. On connaît aussi les difficultés que dut vaincre, les obstacles que dut surmonter sinon briser cet homme actif et doué d'une volonté de fer, la froideur désespérante avec laquelle ses concitoyens répondirent longtemps à son généreux appel. C'est pourtant de Barcelone même, grâce donc à la poussée antérieure de l'alcade de cette ville, que partit, pour rayonner ensuite sur les provinces industrielles de l'Espagne, le mouvement en faveur de la participation à l'Exposition Universelle de 1889.

La marche de l'organisation de ce concours fut lente, d'autant plus que l'élan fut tardif et que, malgré ses grandes sympathies, bien connues, du reste, pour la France, le gouvernement espagnol ne pouvait prendre officiellement part à cette Exposition, eu égard à la modicité de ses ressources financières. L'État fit cependant l'impossible pour encourager les Espagnols à exposer.

Un comité national fut constitué à Madrid, qui réunit un groupe important d'exposants. Le Congrès vota un crédit de 500,000 francs.

Postérieurement, à la *deputacion provincial*, M. Carominas demanda qu'on favorisât par tous les moyens possibles la participation des industriels catalans à l'Exposition de Paris.

Après quelques malentendus entre les deux comités, l'esprit national prévalut, l'entente s'établit, les commissaires à Paris s'occupèrent des relations internationales.

L'Espagne, enfin, très dignement représentée au Champ de Mars, occupe un vaste emplacement parmi les sections étrangères, où elle a déployé un grand luxe.

Le visiteur émerveillé admire les magnifiques filés et tissus de la Catalogne; de ravissantes dentelles disposées avec goût, formant de superbes dessins; des soieries aux couleurs chatoyantes; des vins exquis; des bois; des collections de cigares; enfin, de belles collections de produits agricoles; une série d'objets manufacturés que l'Espagne ne doit qu'à elle-même et que, jusqu'aujourd'hui, elle avait dû demander à l'étranger.

L'Espagne artistique n'a pas voulu rester en arrière, son exposition de peinture est des plus brillantes et à la hauteur du renom de la Péninsule.

Tout y dit l'enthousiasme et l'entrain, tout y est joie et amitiés profondes, tout y parle de concorde, et l'on ne s'étonne nullement que ses représentants soient des plus sympathiques à la France.

C. A.

LA ROUMANIE

Lors de sa visite aux sections étrangères de l'Exposition Universelle, le Président de la République française fut l'objet des manifestations les plus enthousiastes. Mais la réception de la section roumaine fut tout particulièrement cordiale.

Le prince Bibesco, entouré du colonel Daly, de MM. de Blarenberg, le docteur Icovesco, Solacoglu, adressa à M. Carnot les paroles suivantes :

« Monsieur le Président,

« Au nom du comité national de la Roumanie, je remercie le chef de l'État français de l'hon-

neur qu'il fait à l'Exposition roumaine en venant visiter sa section industrielle.

« Je tiens à ajouter, Monsieur le Président, que la Roumanie a voulu accepter l'invitation de la France, sa sœur aînée, afin de lui prouver qu'elle s'associe de toute son âme aux efforts persévérants de cette France en faveur de la paix — cette Exposition en est la preuve éclatante — aussi bien qu'en faveur de tous les progrès de la civilisation. »

M. Carnot répondit à cette gracieuse allocution :

« Je vous remercie, mon prince, des sentiments que vous venez d'exprimer. Nul ne pouvait les apprécier mieux que moi. J'en garderai le souvenir. »

Aussitôt quatre jeunes Roumaines, vêtues de leur costume national aux vives couleurs, vinrent offrir au Président, sur un plateau d'argent, le poivre et le sel, suivant l'antique usage roumain. Un lunch, où l'on but du vin de Cotnar, fut offert au Président dans un élégant pavillon.

Il est important de remarquer les paroles échangées lors de cette visite et l'attitude plus que sympathique de la section roumaine, parce que la participation de la Roumanie, bien que n'étant nullement officielle, revêt un caractère politique d'une haute portée qui lui donne une importance autrement grande que celle attribuée par les 620 mètres carrés qu'elle occupe, fort dignement, d'ailleurs, dans la galerie des Industries diverses et au quai d'Orsay.

On n'ignore pas, en effet, combien grande est la division et acharnée la lutte entre les deux partis des russophiles et des germanophiles, les premiers amis de la France. Or, les chefs du mouvement en faveur de la participation à l'Exposition Universelle étaient les russophiles, ceux qui l'ont emporté, mettant en déroute les partisans de la politique allemande, c'est-à-dire le ministre J. Bratiano lui-même, qui ne tardait pas à tomber. On ne peut ignorer l'importance que devait prendre cette victoire des conservateurs roumains, franchement russophiles : par la chute de J. Bratiano, en effet, le roi Carl de Hohenzollern était privé d'un précieux auxiliaire dans sa politique.

Le commissaire général de la section roumaine est le prince Bibesco, un véritable Français par le cœur et par l'esprit, un homme charmant dans la force du terme, un gentilhomme. Le prince est le frère des princes Nicolas et Alexandre Bibesco et du feu prince Bessaraba de Brancovan.

Élevé en France, Georges Bibesco servit glorieusement dans les rangs de notre armée et se distingua particulièrement pendant le siège de Paris, où il était l'aide de camp du général Trochu.

C'est au précieux appui, à la haute et sage direction de cet homme de valeur que l'Exposition roumaine doit son succès.

On se souvient, en effet, de la polémique que soutint le prince contre l'ancien ministre et président du conseil, Nicolas Kretzulesco. Ce dernier combattait le mouvement en faveur de la participation, et, sous prétexte de rectification, écrivait au *Temps* une lettre où il expliquait tout au long toutes les considérations qui le poussaient à engager la Roumanie à s'abstenir : profitant de l'occasion, il discutait encore l'opportunité de la participation et faisait entrer en ligne ses sentiments patriotiques, faisant indirectement appel à l'orgueil national, à l'amour-propre de ses compatriotes.

Le prince Bibesco adressant aussi, longtemps après, une lettre au même journal, répondit à l'attaque de Kretzulesco, auquel il adressa de violents reproches sur son patriotisme mal entendu, et sur son manque de courtoisie envers la France.

« D'abord, dit-il en substance, M. Kretzulesco parle de choses auxquelles il n'a pas été initié, auxquelles il n'entend rien. Puis, à plusieurs reprises, il donne au monde une bien triste idée de son patriotisme, car on ne peut avoir que la plus fâcheuse opinion d'un chef de parti qui, la veille d'une bataille, monte à la tribune pour demander qu'on supprime aux troupes les vivres et les munitions. »

On connaît la suite de cette lutte. Et si l'Exposition roumaine n'a coûté en 1889 que 200,000 francs, quand, à Paris, en 1867, elle avait coûté 1,200,000 francs et, à Vienne, en 1873, 900,000 francs, elle ne mérite que plus de sympathie, ayant demandé beaucoup plus de constance et de courage.

CH. ALBERT.

LES SOIERIES

Parler chiffonson, si vous aimez mieux, étoffes et ajustements, est une spécialité qui demande, outre un goût exquis, des connaissances particulières. Pour la plupart, nous nous entendons mieux à les « chiffonner », à les froisser qu'à les décrire et à les faire valoir.

Aussi est-ce à un point de vue qui n'est celui ni des élégantes, ni des couturières de *high-life*, que nous nous occuperons aujourd'hui des soies et tissus de soie à qui a été réservée la classe 33.

On a bien fait les choses pour loger ces produits luxueux. L'entrée de la galerie est imposante, elle s'ouvre par trois portes rectangulaires couronnées de balustres au-dessus desquels sont sculptés de nombreux attributs.

Deux villes ont suffi à elles seules pour occuper cette galerie entière, Lyon et Saint-Étienne qui arborent fièrement leurs écussons aux armes de la ville à l'entrée des salles qui leur sont réservées.

D'une façon générale nous citerons les admirables produits de ces manufactures : soies grêges et moulinées, fils de bourre de soie, tissus de soie pure, unis, façonnés, brochés. Si peu enclin qu'on soit à la coquetterie, si profane que l'on soit, on ne saurait s'empêcher d'admirer les soies mélangées d'or et d'argent, de coton, de laine, de fil offrant à l'œil presque ébloui les variétés des couleurs les plus vives et les plus éclatantes.

La partie la plus intéressante, au moins pour nous qui nous préoccupons toujours du côté industriel et économique, est peut-être celle qui appelle le moins l'attention du public.

Nous voulons parler de ce qu'on appelle en langage de métier les « teints en pièces ». Il y a là pourtant la solution d'un problème économique bien digne de fixer l'attention. Mais, pour qu'on pût s'en rendre compte, il eût fallu mettre sur les objets exposés les prix en chiffres connus, comme on dit sur les prospectus des magasins. Sans doute, ces tramés de coton font figure assez modeste à côté des somptueux tissus façonnés, mais on est surpris du peu de différence qu'ils présentent entre eux cependant, lorsqu'on sait qu'ils coûtent quarante fois moins cher!!

A force d'ingéniosité, par des prodiges d'ha-

bileté dans la main-d'œuvre, on a, qu'on nous passe l'expression, *démocratisé* la soie, en la mettant à la portée des bourses les plus légères.

Ces beaux tissus se vendent couramment à des prix variant de 60 centimes à 3 et 4 francs le mètre.

Les philosophes moroses diront peut-être qu'ils ne voient point la nécessité de cette *démocratisation* de la soie. Nous ne sommes pas de cet avis.

Sans entrer dans de longues considérations pour plaider la question au fond, nous pouvons tout au moins constater ce qui ne sera contesté par personne : que le luxe, au moins relatif, est devenu une nécessité sociale.

C'est un côté des plus curieux de la fabrication lyonnaise que cette souplesse à se plier aux besoins de l'époque. Au reste, le succès de ses produits tient à plusieurs causes, d'abord à son extrême bon marché, rendu plus appréciable par l'extrême instabilité de la mode.

Les goûts féminins varient à l'infini, les formes adoptées changent jusqu'à plusieurs fois par saison et il est plus aisé, quelle que soit la fortune dont on jouisse, de renouveler une robe de 50 francs qu'une de 400; tous les maris, pour ne parler que d'eux, seront absolument de notre avis.

Nous nous sommes attardé sur ces étoffes de second ordre, quoique déjà étoffes de luxe, parce que, de l'avis des plus compétents, jamais ces tissus mélangés, qui ont conquis une réputation universelle, n'avaient atteint ce degré de perfection.

Cette exposition démontre que la fabrication lyonnaise, si durement éprouvée cependant depuis longtemps déjà, a su lutter victorieusement et continue à marquer tous ses produits d'une empreinte bien à elle.

Les crises qu'elle a traversées — Lyon, qui a compté jusqu'à 70,000 métiers, n'en a plus aujourd'hui que 12,000 — ne l'ont point empêchée de maintenir sa suprématie. On a souffert, on souffre, mais l'honneur du drapeau industriel est sauf.

LISTE OFFICIELLE DES

MEMBRES DU JURY DES RÉCOMPENSES DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889¹

CLASSE 59 (suite)

Périssé, ingénieur civil, membre du jury des récompenses à l'Exposition de Paris 1878.

Ruau, directeur général des monnaies et médailles.

CLASSE 60

Belvallette (Alfred) (de la maison Belvallette), membre du jury des récompenses à l'Exposition de Paris 1878, carrossier.

Binder (Henri), carrossier, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Guét, carrossier, membre du jury des récompenses à l'Exposition de Paris 1878.

Lasne, sellier-harnacheur, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Maucière, directeur des ateliers de la Compagnie générale des omnibus de Paris, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Morel-Thibault, fabricant de grosse carrosserie, juge au tribunal de commerce de la Seine.

Muhlbacher, carrossier, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

1. Voir les numéros 22 à 37.

Quenay, de la maison Binder aîné, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878, carrossier.
Thibout, fabricant d'articles de charonnage.

CLASSE 61

Cendre, inspecteur général des ponts et chaussées, directeur des Chemins de fer de l'État.

Clerault, ingénieur en chef du corps des mines, ingénieur en chef du matériel et de la traction à la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest.

Desgranges, ingénieur civil, administrateur de la Compagnie des chemins de fer de Bône à Guelma, ingénieur-conseil de la Compagnie des tramways de Lyon.

Duval, ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite, directeur général de la Compagnie de Fives-Lille.

Gay, inspecteur général des ponts et chaussées, conseiller d'État, directeur des chemins de fer au ministère des travaux publics.

Heurteau, ingénieur en chef au corps des mines, directeur de la Compagnie des chemins de fer d'Orléans, membre du comité de l'exploitation technique des chemins de fer.

Glasser, ingénieur en chef des ponts et chaussées, sous-directeur de la Compagnie des chemins de fer du Midi.

Level, ingénieur civil, ingénieur directeur de

plusieurs compagnies d'intérêt local, membre du comité de l'exploitation technique des chemins de fer.

Noblemaire, ingénieur en chef du corps des mines, directeur de la Compagnie des chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

Petsche, ingénieur en chef du corps des mines, ingénieur en chef de la voie à la Compagnie des chemins de fer de l'Est.

Picard, inspecteur général des ponts et chaussées, président de section au conseil d'État.

Sartiaux, ingénieur en chef des ponts et chaussées, chef adjoint de l'exploitation de la Compagnie des chemins de fer du Nord.



M. LE Cte FOUCHER DE CAREIL
Président du bureau
du groupe VIII.



M. HARDON
Secrétaire du bureau
du groupe VIII.



M. TISSERAND
Président du comité
de la classe 73 ter.



M. RÉCIPON
Président du comité
de la classe 74.



M. BLANCHARD
Président du comité
de la classe 76.



M. GRANDEAU
Rapporteur du comité
de la classe 73 bis.



M. LAVERRIÈRE
Rapporteur du comité
de la classe 73 ter.



M. DEHÉRAIN
Rapporteur du comité
de la classe 74.



M. RAVERET-WATTEL
Rapporteur du comité
de la classe 77.



M. SOHIER
Secrétaire du bureau
du groupe IX.



M. H. DE CHOISEUL
Président du comité
de la classe 79.



M. BALTET
Président du comité
de la classe 81.



M. LE PAUTE
Président du comité
de la classe 82.



M. DE VILMORIN
Rapporteur du comité
de la classe 79.



M. RIVET
Rapporteur du comité
de la classe 82.



M. TRUFFAUT
Rapporteur du comité
de la classe 83.

LES COMITÉS DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE. — Les commissaires des groupes VIII et IX.

CLASSE 62

Fontaine, administrateur de la société Gramme.
Fribourg, directeur du matériel et de la construction à la direction générale des postes et télégraphes.

Huet, inspecteur général des ponts et chaussées, sous-directeur des travaux de la ville de Paris.

Mascart, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, membre du jury des récompenses à l'Exposition de Paris 1878.

Postel-Vinay, constructeur électricien, médaille d'argent à l'Exposition de Paris 1878.

Potier, ingénieur en chef au corps des mines, professeur à l'École supérieure des mines.

Sciama (Gaston), ingénieur civil, directeur de la maison Bréguet, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Sébert (le colonel), directeur du laboratoire central de la marine.

Trotin, ingénieur en chef du service de vérification et de réception à la direction générale des postes et télégraphes.

CLASSE 63

Baïhaut, député.

Collignon, ingénieur en chef des ponts et chaussées, inspecteur de l'école nationale des ponts et chaussées.

Fabre (Cyprien), président de la chambre de commerce de Marseille.

Guillot, président du tribunal de commerce de la Seine.

Humbot, ingénieur en chef des ponts et chaussées.

Jolly (César), constructeur, médaille d'or à l'Exposition de Paris 1878.

Lagrange, inspecteur général des ponts et chaussées, directeur de l'école nationale des ponts et chaussées.

Michau, entrepreneur de travaux publics, membre du jury à l'Exposition de Paris 1878.

Mozet, entrepreneur de travaux publics, membre du jury des récompenses à l'Exposition de Paris 1878.

Raymond (Francisque), sénateur, membre du comité de l'exploitation technique des chemins de fer.

Molinos, ingénieur civil, ancien président de la Société centrale des ingénieurs civils.

Rousseau, inspecteur des ponts et chaussées, conseiller d'État.

Trélat (Emile), architecte, professeur au Conservatoire national des arts et métiers, directeur de l'école spéciale d'architecture, membre du jury des récompenses à l'Exposition de Paris 1878.

(A suivre.)

bre
he-

des
ains

nes,
des

aus-

et
e la



mité

lies,
Paris

mem-
n de

re du
ains

nt de

sées,

Con-
cteur
e du
Paris



BEAUX-ARTS. — A LA SALLE GRAFFARD, tableau de M. JEAN BÉRAUD.

SCAUX, IMP. CHARAIRE ET FILS.

Ayuntamiento de Madrid

